

LE BERGER DEVENU CHIRURGIEN

Mitiku Belachew

Le Berger devenu chirurgien

*Des hauts plateaux d'Éthiopie aux
blocs opératoires*

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2015

Pour tout contact:
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr



Afrigue

Ethiopie



AVANT-PROPOS

L'idée d'écrire ce livre ne m'est pas venue toute seule par simple désir d'étaler ma biographie. C'est un besoin criant manifesté par mon fils Shibeshih et mon petit-fils Ulysse, qui voulaient savoir d'où je venais, en somme, qui j'étais, qui m'a incité à satisfaire leur curiosité bien légitime. En les écoutant, je me suis rendu compte, avec un certain embarras, que j'avais peu parlé de moi à mes enfants et à mon petit-fils. « Pourquoi ? » me suis-je demandé. Ma profession débordante ne pouvait pas tout expliquer. La pudeur qui est un trait de ma personnalité, caractéristique des Éthiopiens en général, difficile à atténuer malgré des décennies de séjour en dehors de l'Éthiopie, en est peut-être l'explication. Je n'ai jamais aimé parler de moi. Écouter les autres, leurs histoires, a été ma qualité première, en parlant de moi, le moins possible.

Le résultat a été que mes fils, mon petit-fils ne connaissaient pratiquement rien sur moi, sur mon passé. Même si mes enfants sont venus plusieurs fois en Éthiopie, pour eux, c'était un pays étranger qu'ils visitaient, dont ils ne connaissaient ni la langue ni la culture. C'est mon petit-fils Ulysse qui m'a d'abord sensibilisé au problème. Ses questions fusaient chaque fois qu'il était avec moi : « Où est l'Éthiopie ? Pourquoi tu es basané, alors que moi, je suis blanc ? » Un jour, alors que son père (mon fils) était avec nous, mon fils m'a appelé « papa ». Ulysse lui a dit : « Non ce n'est pas ton papa, c'est mon Daddy ». La filiation de moi, son grand-

père, à son père, en fait mon fils à moi, ne lui était pas claire. Un autre jour Ulysse m'a demandé : « Daddy, c'est quoi le hasard ? » Je lui ai expliqué par le premier exemple qui m'est venu : « Si je n'étais pas venu un jour, par un pur hasard en Belgique, ton père ne serait pas Shibeshih et toi, tu ne serais pas Ulysse. En fait, tu n'existerais pas comme aujourd'hui. » Il m'a alors dit : « Alors, je te dois la vie ? » J'ai été ému par sa réflexion, et j'ai dit : « Oui, en quelque sorte, et c'est cela le hasard ».

J'ai partagé une partie de mes gènes et sans doute ma philosophie de vie, par osmose avec mes enfants, et un peu avec mon petit-fils. J'ai même la prétention de reconnaître quelques traits de mon caractère chez mon fils Shibeshih et chez mon petit-fils Ulysse. Même si c'est mon impression personnelle, j'en suis fier. Ils savent que je les aime, mais je ne leur ai pas assez dit. En somme, je ne leur ai pas beaucoup dit ni écrit. J'essaie de réparer ce manque par ce livre. Celui-ci est pour eux. C'est leur patrimoine. J'espère qu'il leur parlera mieux que je n'ai pu le faire, sur moi, sur mon passé, en fait leur passé, mon pays, leur pays.

Je voudrais aussi que ce récit ait une fonction éducative. Qu'il inspire des jeunes d'Éthiopie et d'ailleurs, pour qu'ils puissent diriger leurs destinées et conquérir les sommets des montagnes de la vie par la force de la volonté. Pour qu'ils sachent que par l'engagement, le travail, et une dose de modestie, en exploitant sa propre force et sans nuire à personne, il y a moyen d'aller loin dans l'existence.

Mitiku Belachew, avril, 2015.

PRÉFACE

La vie, dans des détours souvent imprévisibles nous donne parfois le bonheur d'approcher des personnalités dont on découvre à l'occasion de chaque rencontre leur singularité mais aussi tout ce qui les rattache à des valeurs partagées. Rencontrer Mitiku Belachew, c'est précisément découvrir une singularité attachante, chaleureuse, qui impressionne par sa sagesse, en même temps qu'un « honnête homme » pour qui égalité d'abord, liberté et solidarité ensuite sont des valeurs qui comptent.

Cette singularité faite d'identités multiples ou plutôt de la synthèse de ces identités, il nous fait le cadeau de la traduire dans l'itinéraire de sa vie, à travers cette biographie.

Itinéraire singulier lui aussi, exceptionnel, qui l'a conduit, lui le berger de son enfance en Éthiopie au chirurgien qu'il est devenu en Belgique.

On mesure, à la lecture des violences subies, des préjugés et des supposés déterministes qu'il a dû combattre, combien la force de l'auteur a dû être grande pour garder le cap.

On mesure aussi que son exploration inlassable, branche par branche de l'arbre de la connaissance en même temps que sa constante attention à l'être humain permet au lecteur de partager son érudition et ses émotions.

Enfin, partir et revenir, emprunter des chemins de traverse, rester fidèle à ses rêves de jeunesse, à ses engagements d'homme et

le montrer dans ses actes, c'est ce qui fait la beauté d'une vie, celle que Mitiku Belachew nous donne à découvrir.

Un berger, un chirurgien, tout simplement un homme, montrant tout au cours de sa vie que « ce n'est pas la fonction qui grandit l'homme mais la manière dont il la remplit ».

Docteur Philippe Mahoux
Chirurgien, Sénateur, Président du groupe PS du Sénat belge.

CHAPITRE I

NAISSANCE ET PREMIÈRE ENFANCE

Je suis né un jour, quelque part sur cette terre. Quand j'y pense, il n'y a rien de plus hasardeux que la naissance. Chacun est né sans demander, de parents qu'il n'a pas choisis, en un lieu qu'il n'a pas choisi et à un moment qu'il n'a aucunement choisi. Nos parents nous sont imposés. Nous avons hérité des gènes qui constituent notre bagage ineffaçable qui vont conditionner notre être, notre force et faiblesse, notre santé et maladie, notre comportement. On est donc né ; on grandit ; on vieillit ; on meurt. Pendant que l'on est en vie, on mange, on élimine, on se reproduit. Ensuite on s'en va comme on est venu. On est venu de nulle part ; on retourne vers nulle part. Un enfant naît à partir de presque rien par l'union de deux gamètes (deux demi-cellules mâle et femelle) pour former une cellule qui, en se divisant des millions de fois va former un être humain nouveau, qui à son tour va grandir, vieillir et mourir un jour. Ainsi s'effectue la perpétuation de l'espèce. C'est le hasard de la naissance. Ensuite, en tant qu'être humain nous avons un cerveau qui peut guider nos pensées et nos actions. Nous avons donc, dans une certaine mesure, la possibilité d'orienter les parcours de notre vie. Je dois dire que j'ai été capable de diriger ma vie. Malheureusement il y a des événements qui ont été au-delà de mes possibilités de contrôle et qui m'ont affecté. Je suis devenu le capitaine de mon bateau de vie et le commandant de mon âme. Pouvoir diriger sa

vie, quel bonheur, mais ne pas pouvoir contrôler *les événements*, quel dommage ! J'ai été berger, je suis devenu chirurgien. C'est l'histoire de mon parcours de vie.

Je suis né dans une famille de notables paysans à 3000 mètres d'altitude, à 150 km au nord-ouest d'Addis Abeba, la capitale de l'Éthiopie. Hier, berger de hautes montagnes, aujourd'hui, chirurgien. J'aurais pu rester un berger. Le hasard et beaucoup de concours de circonstances m'ont permis de devenir chirurgien au lieu de rester berger. Comment ai-je fait ?

Je suis né, d'après l'information orale qui fait office d'acte de naissance, un samedi... 11 juin (en fait le samedi tombe le 13 et non le 11 et je me suis donc trompé de deux jours dans la conversion du calendrier éthiopien en calendrier grégorien). Ce qui est sûr, ce que c'était un samedi. Est-ce en 1942 comme je l'ai écrit sur les documents officiels que j'ai remplis lors de mon inscription à l'école à l'âge de 12 ans ? Ma déclaration, je l'ai faite moi-même le jour où je me suis inscrit à l'école. La déclaration de mon nom était exacte. J'aurais pu le changer si je l'avais voulu comme le faisaient souvent mes camarades d'école. Pas mal de jeunes changeaient leurs noms qui ne leur plaisaient pas à cette occasion. Personne ne mettait en cause les déclarations. Moi, j'aimais mon nom et celui de mon père ; je n'ai donc rien changé sur ce sujet. Mon lieu de naissance déclaré, *Ghion* (s'écrit aussi *Giyon*), était à 20 km de la maison familiale en pleine campagne, c'était la ville la plus proche. Mon année de naissance était un point d'interrogation. Je devais me référer à un événement dont tout le monde se souvenait. L'année où toutes les maisons de la région ont été incendiées par les fascistes italiens en représailles d'attaques de la Résistance.

L'Italie fasciste de Mussolini a occupé partiellement l'Éthiopie du 5 mai 1936 au 5 mai 1941 à la suite de sa victoire de la Bataille de *Machow*, lors de la seconde guerre italo-éthiopienne. Au cours de cette bataille, les Italiens ont fait l'usage intensif des gaz de combat, théoriquement interdits, sur les troupes et la population.

Il faut rappeler que la première guerre entre l'Italie et l'Éthiopie, la fameuse Bataille *d'Adwa* s'était soldée par une défaite cuisante pour l'Italie et la préservation de l'Indépendance de l'Éthiopie, seul pays d'Afrique à n'avoir jamais été colonisé. La Résistance éthiopienne bien organisée contre les fascistes faisait que l'occupation de l'empire d'Éthiopie était un échec. Il y avait beaucoup de résistants dans la région. Les troupes italiennes et leurs collabos ont été harcelés et parfois massacrés dans des embuscades. Par conséquent cette période sera marquée par des représailles d'une violence systématique envers la population en représailles. L'incendie des maisons de *Chebo* fait partie de cette violence. Le commandement italien de la région a donné l'ordre de mettre le feu à toutes les maisons de *Chebo* (un large territoire entre *Ghion* et le lac de *Wonchi*).

D'après les récits oraux, j'ai dû naître après l'année des incendies des maisons de *Chebo*. Un an ? Deux ans ? Trois ans après ? Ce n'est pas sûr. En toute bonne foi, j'ai décidé que cela devait être en 1942, un an après les incendies. J'ai dû aussi convertir le calendrier éthiopien en calendrier grégorien.

Le calendrier éthiopien compte douze mois de 30 jours chacun, plus un petit treizième mois, appelé *Pagoumé*, de cinq jours (six jours les années bissextiles), mais avec des noms en *amharique*. Ainsi, le nouvel an éthiopien, le 1^{er} du mois de *Meskerem*, se fête le 11 septembre (le 12 septembre les années bissextiles). En plus il y a 7 à 8 ans de différence entre le calendrier éthiopien et le calendrier grégorien. Par exemple l'an 2000 du calendrier éthiopien a commencé le 11 septembre 2007 du calendrier grégorien.

Me suis-je trompé sur ma date de naissance ? Sans doute, mais est-ce que cela a de l'importance ? Pas vraiment. C'était un samedi, le jour du marché hebdomadaire, c'était au mois de juin, cela est certain. Mes parents, surtout ma mère, ne manquaient jamais le marché de *Werabu*, le samedi.

J'aurais pu prématurément disparaître de ce monde par la mort violente de ma mère, moi dans son ventre. En effet la période de

la grossesse de ma mère et ma vie in utero n'ont pas été sans histoire. Suite à l'exaction des occupants fascistes italiens et surtout après l'incendie de toutes les maisons, la vie dans la région était très dure. En s'entraînant, la population a pu construire des habitations de fortune. Même après le départ des Italiens, des bandes armées, les « *Chiftas* », rendaient la vie dans la région très difficile. Mes parents ont alors décidé d'émigrer dans les montagnes de *Roggé*, vers le nord, aux abords ouest du lac du cratère *Wonchi*. Il y avait ici des fermes fertiles et il y régnait une paix relative.

Après une saison à *Roggé*, ayant entendu par des voyageurs l'annonce de l'accalmie dans leur village, ma famille a décidé de retourner chez elle. Toute la famille reprend donc la route de retour, parents, enfants, y compris moi dans le ventre de ma mère. Ma mère est enceinte de moi. De combien de mois, 4 ? 5 ? 6 mois ? Je n'en ai pas eu la précision. Ce qui est sûr, c'est que j'étais bien présent dans son ventre. Sur la route de retour à pied et à cheval, à dos de mulet, conduisant les troupeaux, ma famille descend des sommets de *Roggé*. À leur retour, les villageois leur font une fête mais certains pleurent d'émotion car ma famille avait été sympathique à tous pendant le petit séjour. Il faut dire que les distances décrites comme longues à la mesure de déplacements à pied sont en fait très courtes en kilomètres. *Roggé* est à peine à 30 km de *Chebo*. Le lac de *Wonchi* est à 10 km à vol d'oiseau. Les grandes familles des régions voisines se connaissaient déjà avant. Ma famille, comme une véritable caravane de hautes montagnes, se met en route. Elle se déplace lentement car elle est fort chargée et il y a des petits enfants dans le convoi. Il y a aussi les troupeaux à conduire groupés. La route est abrupte par endroit. On marche pendant la journée, jamais la nuit. Lorsque le soleil baisse, on s'annonce à la première maison de village que l'on rencontre. L'hospitalité des voyageurs ne se discute pas. On partage ce qu'il y a pour manger. On dort où il y a place.

Un jour, lorsque le soleil baisse, ils voient un village au loin, où ils veulent passer la nuit. Ils risquent d'arriver à la tombée de

la nuit. Pas d'autre choix. Ils essaient d'accélérer l'allure, mais ce qu'ils craignaient arrive. Le soleil se couche alors qu'ils sont encore sur la route. À cette latitude, la nuit tombe brusquement à peine le soleil couché. Une aubaine pour les « *Chiftas* », qui pillent les voyageurs et exécutent les personnes pour ne pas laisser de témoins. Brusquement des hommes à cheval, lourdement armés, sortent des forêts et encerclent ma famille. Ils sont une quinzaine et terrifiants. Ils tombent sur ma famille qui, à leurs yeux, promet beaucoup de richesse. Les charges des chevaux et des ânes sont répertoriées. Les troupeaux sont comptés. Chaque personne de la famille est fouillée, dépouillée de ce qu'elle porte. Mes parents, mes frères et mes sœurs sont alignés contre un rocher, prêts à être fusillés.

Au dernier moment, à l'instant de donner l'ordre de tirer sur tous, le chef des « *Chiftas* » reconnaît mon père et hurle le contre-ordre. « N'es-tu pas *Belachew Bedassie* ? » lui dit-il. Mon père lui répond « Si ». Le chef des « *Chiftas* » donne l'ordre à ses hommes de baisser les armes. Il se fait connaître en disant qu'il s'appelle *Legesse Tola*. Mon père ne se rappelle pas l'avoir connu auparavant mais le chef lui dit qu'il lui devait beaucoup. D'après le chef des « *Chiftas* », mon père l'avait sorti de la misère il y avait longtemps, en lui donnant de l'argent, beaucoup d'argent, sans rien demander en échange. Le chef de bande se met à genoux devant mon père en pleurant, disant qu'il avait failli tuer un saint homme, son bienfaiteur et sa famille, pour l'argent. Il dit « Mon cher *Belachew*, homme généreux, si noble d'esprit, comme je suis un être méprisable ; j'ai failli accomplir un acte infâme envers mon bienfaiteur, mon sauveur. Je te supplie de me pardonner. Dorénavant non seulement je garantis la vie sauve à toi et ta famille mais je t'accompagne avec mes compagnons, jusqu'à ta demeure pour qu'aucune autre bande ne te menace ».

C'est ainsi que ma famille a échappé au massacre et moi, par conséquent, j'ai échappé à l'interruption de ma vie in utero par un acte d'homicide. C'est le premier risque de mort auquel j'ai